L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 27 mai 1910.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	74	21
Midi.....	82	25
3 P. M.....	84	26
6 P. M.....	84	26

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

La Pentecôte et ses Jolies Coutumes.
Le Rêve de Perrette.
Les Epousées, poésie.
Les Comètes dans l'Histoire.
Fantais es impériales.
Le petit lit de Napoléon ..
Cuisine.
Pensées.
La Comtesse Germaine, feuilleton du dimanche, suite.
Mondanité, Chiffons.
L'actualité, etc.. etc.

UNE Victoire en perspective (?)

Une victoire est d'autant plus appréciée qu'elle s'obtient parfois au prix des plus grands efforts.

Il est facile de comprendre l'incrédulité de bien des gens ; ce n'est pas par nature que l'on est sceptique ; non, on ne nait pas sceptique, on le devient à l'école de l'adversité, du malheur ou pour être moins excessif, nous dirons de la malchance.

Personne ne veut plus croire que nous à la réussite de l'expédition qu'ont entreprise nos argonautes en se rendant à Washington pour conquérir cette toison d'or que sera pour nous l'Exposition de Panama ; mais voilà que ce diable de doute s'empare de nous et nous met dans l'esprit la crainte que nos hardis représentants ne se heurtent à des gens qui, à la surface, soient tout sourires, à l'intérieur tout préjugés, et que par conséquent à l'heure suprême ils ne leur tournent le dos.

Certes, la demande de la Louisiane, de la Nouvelle Orléans, pour être plus précis, a été bien presentée et habilement soutenue devant les comités congressionels ; tout ce qui pouvait être invoqué à l'avantage de la cité du croissant l'a été ; les couleurs les plus chatoyantes, les perspectives les plus riantes ont été groupées avec art dans le tableau ; mais sont ce toujours le droit, la logique, la justice qui triomphent en pareil cas ? la politique, nous le disions l'autre jour, n'a-t-elle pas ses entrées partout ? et si sur une considération politique s'appuient nos adversaires, le superbe geste de notre délégation n'aura guère plus d'effet qu'un coup d'épée dans le vide.

Certains membres des deux comités du congrès, les juges en la matière, ont soumis nos délégués à un interrogatoire minutieux, dans l'espoir, peut-être, de les embarrasser, mais à toutes leurs questions il a été opposé des réponses avec cette spontanéité, cette assurance, cette autorité que donne la maîtrise parfaite du sujet que l'on traite, et avec une sincérité qui aura dû vivement impressionner ceux à qui elles s'adressaient, ces réponses.

Le gouverneur Sanders a été magnifique d'un bout à l'autre de son plaidoyer devant les deux comités ; et si les représentants de San Francisco croyaient avoir affaire à faible partie, leur déception a dû être amère.

Que les dieux nous soient favorables, et nous organiserons une Exposition digne du grand événement qu'elle célébrera. La Louisiane tient très honorablement son rang dans l'Union américaine ; et bien que des miettes qui tombent du banquet national elle n'en recueille pas beaucoup, elle a la fierté de ne s'en pas plaindre.

Si M. Taft, M. Cannon ou tout autre homme d'Etat, l'honore d'une visite, elle reste la même, hospitalière toujours ; et si le soin lui est confié de convier dans sa métropole, la Nouvelle-Orléans, les nations du monde entier pour consacrer dans une éclatante fête l'union des deux grands océans, elle se montrera, qu'on en ait l'assurance, à la hauteur de sa tâche ; elle fera des frais de toilette et d'amabilité pour que le séjour des étrangers chez elle soit entouré de tout l'agrément, de tout le charme d'un plaisir.

Les souverains fumeurs.

Puisque le tabac occupe beaucoup en ce moment l'opinion publique, il nous paraît intéressant de passer une rapide revue des souverains fumeurs.

Edouard VII était un grand amateur de l'odorante plante exotique. Il avait presque toujours le cigare aux lèvres. Mais, dans l'intimité, il lui préférait une bonne pipe.

Son fils George V fume peu le cigare. Par contre, il adore la pipe, une vieille habitude de marin.

Nicolas III fume presque exclusivement la cigarette.

L'empereur Guillaume était naguère un grand fumeur de cigares et de pipe. Il a dû y renoncer presque complètement, sur l'ordre de ses médecins.

Le roi de Grèce "grille" des quantités de petites cigarettes qu'il jette à moitié consumées.

L'empereur d'Autriche, malgré ses quatre-vingts ans, fume la pipe avec passion. Le souverain ne s'en porte pas plus mal.

Victor-Emmanuel III fume rarement, à peine un cigare ou une cigarette de ci de là.

Le roi de Serbie fume de préférence la pipe.... une coutume qu'il a conservée de Saint-Cyr, lorsqu'il faisait partie du premier bataillon de France.

Quant à Alphonse XIII, c'est un grand fumeur de cigares et de cigarettes.

Le roi Manoel fume tout le temps la cigarette.

Le dernier train impérial.

Sait-on quel fut le dernier train impérial de l'empereur des Français ?

Après tant d'années écoulées, il nous paraît intéressant de donner ce petit fragment de l'histoire de la fin de l'Empire, absolument inédit.

Le 30 août 1870, à cinq heures et demie du soir, Napoléon III était arrivé à Carignan, ayant quitté la ferme de Baybel, le maréchal de Mac-Mahon lui affirmant que "tout allait bien". Depuis cette séparation avaient eu lieu les désastres de Beaumont et de Mouzon. Le maréchal avait dicté l'ordre suivant à son officier d'ordonnance, le capitaine Bossan :

"Dites au général Ducrot de nous garder comme il pourra, qu'il protège la retraite, soit par Douzy, soit par Carignan, je ne peux savoir ce que je ferai ; dans tous les cas, qu'il fasse partir l'empereur au plus vite pour Sedan".

A huit heures arrivèrent à Carignan, chez M. Hublot, maire, où était descendu le souverain, maison mitoyenne de celle de M. Dumont, neveu de la nourrice du roi de Rome, le général Ducrot et le capitaine Bossan, qui demandèrent à être introduits sans retard auprès de Napoléon III.

Le général annonça brièvement le désastre de Beaumont-Mouzon. L'empereur était plus qu'ému et, sous le coup d'un affaiblissement réel, il ne cessait de dire d'un ton découragé : "Mais c'est impossible ! Nos positions étaient magnifiques. Quelle fatalité ! mon Dieu ! quelle fatalité ! quelle implacable fatalité !"

Le général Ducrot fit part alors de l'ordre qu'il avait reçu du maréchal, au sujet du départ immédiat pour Sedan par le chemin de fer.

Après maintes hésitations, l'empereur se laissa convaincre, et un officier d'ordonnance se rendit immédiatement à la gare de Carignan pour demander un train spécial.

La gare était en désarroi ; plus de trois cents wagons de provision se trouvaient là encombrant toutes les voies ; M. Pierre faisant, ce soir-là, fonction de sous-chef de gare, put néanmoins, en vingt minutes, former le train impérial avec ce qu'il réussit à trouver. Ce train se composa de la locomotive, un fourgon, un wagon mixte comprenant une caisse de première et deux de seconde, plus un fourgon de queue.

Napoléon, prévenu, donna l'ordre au colonel Verly, commandant les Cent-Gardes, de se rendre immédiatement à Sedan avec les aides de camp, les Cent-Gardes et l'escorte, et se rendit à pied à la gare, accompagné seulement de trois généraux aides de camp ; il prit place dans le compartiment de première classe avec un général, les autres montèrent dans les secondes.

M. Pierre monta sur la locomotive avec le mécanicien et le chauffeur, et à neuf heures quarante-cinq le train s'ébranla, disparut dans la nuit emportant l'empereur de France à sa destinée, roulant sur Sedan !

Il était là, le malheureux souverain, affaissé sur la banquette de ce vieux wagon de rebut, dont la lampe n'avait pu être allumée ; jusqu'à Pouru-Bréville, le point lumineux de sa machinale cigarette trouait seul l'obscurité de la caisse roulante ; plus loin, sur la gauche, à chaque instant apparaissaient les feux de bivouac des Allemands se reposant après le combat de Beaumont ; quelques fusées, par moment, sillonnaient la nuit. Le train marchait très lentement, conduit avec prudence par M. Pierre ; à Douzy, il fallut arrêter : des troupes françaises barraient la voie. "C'est l'empereur", dit le conducteur. Les officiers firent livrer passage et le train fugitif reprit sa marche entre deux haies de soldats indifférents.

Voici Bazeilles, dormant sa dernière nuit, et, après la grande courbe, nouvel arrêt à Pont-Maugis : un officier de cavalerie, apprenant que Napoléon était dans le train, vint à la portière et lui remit une dépêche de Bazaine, arrivée ce soir-là. Que contenait cette dépêche, probablement vieille de plusieurs jours ? Personne ne l'a su, personne n'en a parlé, personne ne le saura jamais.

Enfin, le dernier train impérial stoppa dans la gare provisoire de Sedan, composée de bâtiments en bois, et située sur la route de Donchéry, à quatre cents mètres de la porte de Paris.

M. Pierre descendit en hâte de la locomotive et vit ouvrir la portière du compartiment de l'empereur ; celui-ci ne bougeait pas

—Sire, nous sommes à Sedan, Votre Majesté veut elle descendre ou continuer plus loin ?

—Mais où voulez-vous que j'aille ?

—Sire, la voie est libre encore, nous pouvons aller jusqu'à Mézières ; là, Votre Majesté sera en sûreté.

—Oui, dit un général, là nous trouverons le corps d'armée de Vinoy, on pourra organiser une résistance, en attendant le maréchal.

—Non, à quoi bon ? repartit l'empereur, je veux partager, quel qu'il soit, le sort de l'armée, l'armée vient à Sedan, restons à Sedan.

Le souverain descendit du train et, guidé par un employé de la gare, se dirigea sur la porte de Paris, à pied, suivi de ses aides de camp.

Oh ! la vision de cet empereur, malade, se soutenant à peine, poussé par les ordres implacables venus de Paris, voué par la Régente et son Conseil aux pires destins, gravissant, lui, et son armée martyre, le sanglant calvaire de Sedan !

Il était environ onze heures du soir, la ville dormait, et, malgré la nouvelle du désastre de Beaumont, ne se doutait guère qu'elle allait être le théâtre d'aussi terribles événements ; néanmoins, on était sur la défensive, les postes étaient doublés et les portes fermées.

Arrivé à la porte de Paris l'empereur, qui était enveloppé d'un caban, ne se fit pas reconnaître. Il fut reçu comme un simple général, par le lieutenant de mobiles, M. Charles Vasseron, avocat à Charleville, mort aujourd'hui.

Napoléon continua sa route et arriva à la sous-préfecture, distante d'environ quinze cents mètres de la gare, vers minuit.

C'était la dernière étape, c'était le dernier toit officiel qui devait abriter Napoléon III.

CALINO.

L'immortel Calino est plongé dans la lecture de son journal où les débordements de la Seine ont attiré son attention. Et ce qui le frappe, c'est la hauteur de 4m 98 atteinte par le fleuve à l'échelle du pont national.

—Mais aussi, pourquoi lui avait-on laissé cette échelle ?.... observe-t-il.

TROIS DEVISES.

On sait que les trois devises inscrites sur les armes de la cour d'Angleterre : "Honni soit qui mal y pense", "Dieu et mon droit", "Ich diene" (Je sers), sont toutes trois empruntées à des langues étrangères. A ce propos il nous a paru intéressant de rapporter ici quelques unes des formules françaises employées encore actuellement au Parlement anglais, et dont l'origine remonte à Guillaume le Conquérant.

Quand les deux Chambres tombent d'accord sur des mesures proposées par l'une d'elles, la sanction royale est nécessaire pour leur donner force de loi. L'autorité souveraine peut remplir cette formalité en personne ou la déléguer à trois commissaires choisis parmi les pairs.

Si l'assentiment royal est donné à un bill public, le secrétaire dit en français : "Le Roi le veut."—Si le bill est un bill secret, il dit : "Soit fait comme il est désiré."—Si le bill demande des subsides, la formule est : "Le Roi remercie ses loyaux sujets, accepte leur bénévolence et ainsi le veut." Enfin si le souverain ne juge pas à propos de sanctionner le bill, le secrétaire dit : "Le Roi avisera."

Cette coutume est un curieux témoignage du respect des Anglais pour leurs vieilles traditions.

Recherche des sources.

Voici les procédés les meilleurs que tout le monde puisse pratiquer pour découvrir les sources :

1° Il faut, avant le lever du soleil, se coucher par terre, sur le ventre et regarder au ras du sol. Si l'on voit, en quelque endroit, une vapeur humide s'élever en ondulant, on pourra fouiller avec chances de succès.

2° La présence des plantes vivant dans l'eau est un indice de sources ; les joncs, saules, roseau, le cresson, la menthe aquatique, le tussilage, etc., sont dans ce cas.

3° Si après le lever du soleil on voit des nuées de petits insectes voltiger près du sol à un même endroit, on peut conclure à la proximité de l'eau.

4° Quand, sur un sol sec on aperçoit des grenouilles, il faut chercher les endroits où elles se réunissent ; ils sont toujours voisins d'un filet d'eau.

Ce sont là les indices les plus certains.

La faute d'orthographe de Bonaparte.

Le premier consul, qui déjà s'occupait des moindres détails de l'administration du pays et s'intéressait d'une façon particulière à ce qui touchait aux théâtres, se faisait remettre un rapport sur l'Opéra et constatait avec humeur que les meilleures loges de la grande scène lyrique parisienne étaient occupées gratuitement par des fonctionnaires ou des personnalités en renom. Aussitôt, Bonaparte écrivit au bas du document l'apostille suivante :

"A "datter" du premier nivôse (21 décembre), toutes ces loges seront payées par ceux qui les occupent."

Cet ordre bref qui débutait par une faute d'orthographe fit rentrer 60,400 francs dans les caisses de l'Opéra.

Pensée.

Les idées conduisent les hommes ; les passions les emportent.

DE BONALD.

Le nouveau ministre des Etats Unis au Maroc.

Washington, 27 mai — Le président Taft a nommé aujourd'hui son secrétaire, M. Frederick Warner Carpenter, de Sauk Centre, Minnesota, au poste de ministre des Etats Unis au Maroc, en remplacement de M. Percival Dodge. Il est probable que M. Carpenter sera remplacé à la Maison Blanche par M. Rudolp Forster.

—o—

La guerre aux fraudeurs.

Nashville, Tenn., 27 mai — Le département du Revenu Intérieur a reçu ce matin une dépêche de Marysville, Tenn., annonçant que le percepteur Dunlap et son député T. E. Beale avaient découvert et détruit une distillerie illicite dans le comté de Blount.

Cette dépêche ajoute que M. Dunlap a été gravement blessé par un coup de fusil tiré par les fraudeurs surpris en flagrant délit.

Deux de ces derniers ont été arrêtés.

Déportation d'un italien.

Guiseppe Calamia, un italien dont la déportation avait été ordonnée par les inspecteurs du service d'immigration et auquel le juge Rufus N. Foster avait refusé une nouvelle audition de cause a interjeté appel de cette décision auprès de la Cour Fédérale d'Appel.

L'affaire sera entendue prochainement.

Calamia déclare qu'il a débarqué à New York en 1907, qu'il est depuis plus de trois ans aux Etats-Unis et que par conséquent il ne peut être déporté.

Le gouvernement déclare qu'il est un forçat évadé et qu'il ne peut rester sur territoire américain.

Corps Trouvé.

Le corps de Mme Rose Tricaille, une femme de 48 ans demeurant rue Maple 7537, a été trouvé flottant dans le fleuve à la hauteur de la rue Millaudon, hier après-midi, vers quatre heures.

Le corps qui était en état avancé de décomposition a été transporté à la morgue où il a été identifié quelques heures plus tard. Mme Tricaille avait disparu de chez elle depuis le mois de janvier dernier et comme elle ne jouissait pas d'une bonne santé ses parents sont d'avis que la malheureuse s'est suicidée.

ATTAQUE.

Un individu du nom de Chas. Goebledoff s'est rendu à l'angle des rues Murat et Palmyre, hier après-midi où des charpentiers travaillaient à la construction d'une maison, et sans raisons apparentes a tiré deux coups de revolver sur l'entrepreneur Isidore Grisoli et Albert Demoruelle, un des peintres.

L'individu a disparu avant l'arrivée des agents de police.

Trouvé mort.

Alex. Colby, de Miami, Floride, qui était en route pour El Paso, Tex., pour y suivre un traitement, a été trouvé mort dans une chambre qu'il avait louée près de la gare de l'Illinois Central, hier matin vers sept heures. Le malheureux avait débarqué à la Nouvelle-Orléans et attendait le départ du prochain train pour El Paso.

VOL.

Mme Carrie Ritter, domiciliée rue Delaronde, 429, a été victime d'un vol hier matin.

Elle avait engagé un nègre pour faire du travail dans la cour, mais pendant son absence le noir est entré dans son appartement et y a fait main basse sur une somme de $11.

BASE BALL.

Chattanooga, 5; New Orleans, 1.

Pour l'Exposition.

Le département exécutif de la Compagnie de chemin de fer New Orleans Northeastern, par l'intermédiaire de son président et directeur général M. D. D. Curran a versé hier une somme de $1,100 au fonds de souscription de l'Exposition Universelle.

Depuis le commencement de la semaine M. E. L. Chappuis, secrétaire du comité de l'Exposition, reçoit chaque jour des centaines de lettres et télégrammes de toutes les parties du pays, faisant des vœux pour la réussite du projet néo-orléanais.

Motorman acquitté.

John Held, un motorman de la New Orleans Railway Company, accusé d'homicide involontaire, a comparu hier matin devant la Seconde Cour Criminelle de Cité. Held dirigeait un car de la ligne Canal qui a renversé et tué un vieillard du nom de Denis Thompson ces jours derniers.

Les débats ayant démontré que Held avait fait tout son possible pour éviter l'accident et que celui-ci ne pouvait aucunement lui être imputé, le juge l'a acquitté.

Portrait de M. McC. Hyman remis à la Cour Suprême.

Un portrait à l'huile du défunt T. McC. Hyman, durant de longues années greffier de la Cour Suprême de l'Etat, a été remis hier à cette institution et ornera dorénavant la salle d'audience. Ce tableau est l'œuvre du peintre A. Molinari.

Il a été présenté par M. Charles Hunt, un des plus anciens membres du barreau et a été reçu avec remerciements par le juge Breaux, président de la Cour Suprême.

PAS UN POUCE DE PEAU SAINE

Sur le Corps—Garçon de Cinq Ans une Masse d'Eruption Irritante—Ses Cris Fendaient le Cœur—Bandages se Collaient à Sa Chair.

GUERI PAR CUTICURA IL Y A DOUZE ANS

"Mon petit garçon, un enfant de cinq ans, eut une éruption irritante. Trois médecins prescrivirent pour lui, mais il ne faisait qu'empirer et nous ne pouvions même plus l'habiller. Ils m'engagèrent finalement à le mener à un certain collège médical, mais le traitement qu'il y subit ne lui fit aucun bien. L'époque à laquelle on me décida à essayer Cuticura le pauvre enfant était dans un tel état que j'eus à lui couper les cheveux et à lui appliquer l'Onguent Cuticura sur des bandages, parce qu'il était impossible de le toucher avec la main. Il n'avait pas sur le corps un pouce de peau qui ne fût affecté. Il n'était qu'une masse de plaies. Les bandages se collaient à sa peau qu'ils arrachaient quand on les enlevait, et les cris que poussait alors le pauvre enfant fendaient le cœur. Je commençais à croire qu'il ne guérirait jamais, mais après la seconde application de l'Onguent Cuticura, je pus constater de l'amélioration, et à la troisième et quatrième applications les plaies commencèrent à sécher. L'enfant pela vingt fois, mais le mal finit par céder au traitement. Jamais vous n'avez vu un garçon plus fort et plus sain qu'il est aujourd'hui, douze ans ou plus après sa guérison. Robert Wattam, 1148 Rue Quarante-huitième, Chicago, Ill., 9 Oct., 1909."

Des millions de femmes préfèrent Cuticura à tout autre savon pour conserver, purifier et embellir la peau, le cuir chevelu, les cheveux et les mains. Pour éruptions, démangeaisons, et échauffement, rougeurs et rugosités des mains, cheveux secs, clairsemés et qui tombent, pour éruptions des enfants, taches sur la peau, tous les soins de la toilette, le bain et la chambre des enfants, le Savon Cuticura et l'Onguent Cuticura sont inappréciables.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 2. Commencé le 27 Mai 1910

LA FILLE SAUVAGE

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

JULES MARY

PREMIÈRE PARTIE

L'OISEAU TOMBÉ DU NID

I

ILLUSIONS PERDUES

Suite.

Les épaules robustes du pauvre garçon se courbèrent sous le choc d'un fardeau lourd. Ses yeux étaient mouillés. Il soupira, murmura, très bas :

—Je suis un peu fou, parfois, avec mes rêves. Pardon mademoiselle !!

Et il s'éloigna le long du fleuve, au hasard, les jambes amollies, la tête en feu. Villedieu devina cet amour et sans raison renvoya Gervoise des ateliers. Denis ne murmura pas. Il était depuis le refus de Jacqueline, si égaré, si en dehors du monde qu'il ne semblait plus comprendre les choses les plus ordinaires. Il négligeait son travail et sa surveillance.

Brusquement la mesure injuste de Villedieu, en le frappant, le réveilla.

—C'est bien, monsieur, dit-il, je vous ai rendu assez de services pour ne point être votre obligé. Je n'aurais jamais eu le courage de partir. Je vous remercie. Adieu.

Il avait des économies. Il loua une petite maison au bord de l'eau non loin de la Seine-Port, ne voulant pas s'éloigner de Jacqueline et, l'esprit en tumulte, penché sur ses plans, ses dessins, ses modèles, ses calculs, durant les heures de jour et de nuit, il travailla....

***

..C'était un soir d'une journée chaude du mois de juillet. La nuit tombait comme à regret au milieu de tous les bruits mélancoliques, susurrement des insectes, note cristalline des crapauds, concert de grenouilles dans les mares lointaines et sous les feuilles, bruissements d'ailes furtifs, jetant une vie rapide à quelque coin d'ombre et de mystère. C'est ainsi que s'écoulaient ces soirées. Quand Sophie donna le signal du départ, Villedieu tendit la main à Jacqueline, la lui serra deux fois. La jeune fille répondit et tous les quatre se séparèrent jusqu'au lendemain....

Les lumières s'éteignirent aux fenêtres : le château paraissait s'endormir ; mais bientôt la porte s'ouvrit. Une ombre glissa le long des murailles et disparut dans le pavillon de gauche.

Rien ne trahissait l'amour. Le drame sanglant de l'avenir naissait dans la joie et dans l'ivresse des baisers.

Ce soir-là, Villedieu avait trouvé à Jacqueline un air inquiet. Il avait, pendant le dîner, remarqué les traits fatigués de la jeune fille. C'est à peine si elle avait mangé. Par deux fois contrairement à l'habituelle prudence de leur attitude, leurs regards s'étaient rencontrés et il avait senti chez sa maîtresse une sorte de terreur, de l'effarement. Leur liaison durait depuis quelques mois.... Entre eux, jusqu'alors, aucun nuage. A peine une ombre sur ce front où l'homme avait imprimé la notion du mal, lorsqu'il disait pour calmer une éternelle crainte :

—Bientôt tu seras ma femme !

—Pourquoi pas demain, Henri ?

—Rien ne presse.

—Hélas ! faites bien vite que je me pardonne mon amour !

Elle l'attendait dans un petit salon qu'il lui avait fait meubler simplement, avec goût. Elle n'avait pas allumé de lampe, mais par les fenêtres dont les rideaux étaient relevés, la lune envoyait une traînée de lumière pâle. Elle écoutait dans l'escalier étroit du pavillon les pas discrets de son amant.

Elle ouvrit et tomba dans ses bras, frémissante.

—Qu'as-tu donc ?

Elle appuya la tête contre l'épaule de Villedieu et éclata en sanglots.

—Jacqueline, tu m'effrayes ! Que s'est il passé ?

Elle se calma :

—Il arrive une grande joie... Henri, je suis mère !!

Il fit un si brusque mouvement qu'elle se détacha de lui, repoussée. Il ne put cacher sa contrariété.

—Voilà qui est fâcheux ! murmura-t-il.

Et il se mordit les lèvres, indécis, ennuyé. Il ne dura pas longtemps, ce silence, mais cela fut assez long pour que, dans ces deux secondes où Villedieu se remit leurs deux existences fussent inexorablement brisées. Elle sentit en plein cœurs une douleur aiguë et s'écroula sur un fauteuil. Elle venait d'entrevoir un si effroyable danger que la folie entrait dans son cerveau.

Elle dit :

—Oui, n'est-ce pas, c'est fâcheux, très fâcheux.

Mais déjà il était à ses pieds, lui prenait les mains, tâchait de la rassurer.

—Au premier moment cela vous déconcerte, mais réflexions faites, nous n'avons rien à redouter. Toutes les précautions seront prises et l'on ne s'apercevra de rien. Nous conviendrons, plus tard, de ce qu'il faudra faire. Nous aviserons. Je suis content, crois-le bien, très content !....

Elle se leva, alla fermer les fenêtres, les persiennes, laissa retomber les rideaux, puis sans mot dire, alluma les lampes.

—Que fais tu donc ? pourquoi toute cette lumière ?

—J'ai besoin de voir vos yeux.

Et elle reprit place auprès de lui. Elle ne le quitta plus du regard, plongeant jusqu'au fond de cette âme, obstinément.

—Mon ami, dit-elle, je ne pensais pas à vous aimer, lorsque votre amour est tombé sur moi comme la foudre. Aujourd'hui que je vous appartiens, je vous aime.... je vous aime parce que je me suis donnée à vous.... et aussi .... aussi parce que j'ai peur.... Oui, j'ai peur, parce que je sens bien que vous tenez ma vie et mon honneur et c'est de cela que je veux vous parler ....Henri, il me semble que si j'étais votre femme, je vous porterais bonheur.... je ne serais pas seulement votre femme, pas seulement votre maîtresse, je serais votre compagne, je serais une amie pour vous .... Henri, nous voici à une heure où une grave résolution doit être prise.. Nous ne pouvons plus attendre.. Que comptez-vous faire de moi, Henri ?

—Ecoute, cette nouvelle m'a pris au dépourvu et il faut que j'y pense à loisir, mais il me paraît que le mieux, pour le moment, c'est de ne rien changer à notre genre de vie. Plus tard, lorsqu'il sera prudent que tu t'éloignes, nous trouverons un prétexte pour que tu ailles faire tes couches loin de Boissise, sans que nul ne se doute de l'objet de ton voyage. Nous mettrons l'enfant en nourrice. Tu es bien certaine qu'il ne manquera jamais de rien, dis? Et quand tu seras rétablie, tu viendras reprendre auprès de nous la place que je t'aurai gardée libre.... Tu me retrouveras avec mon amour.... Tu ne doutes pas que je t'aime, n'est-ce pas ?

Elle ne quittait pas les yeux d'Henri, le poursuivant d'un regard singulier. Nulle douleur apparente. De cette jeune fille, il ne fallait attendre aucune supplication. La blessure qu'elle recevait était mortelle. Supplier n'empêcherait pas de mourir. Dès lors à quoi bon ?

—Oui, oui, vous m'aimez.... dit-elle, étrange.... Ensuite, lorsque je serai de retour à votre foyer, que ferez-vous de moi ?

—N'étions-nous pas très heureux ? Ne pouvons-nous l'être encore ? Qui se doute ? Qui se doutera jamais ? J'ai pour toi une passion vraie que doublera la venue de cet enfant..... Cet enfant va te lier à moi, ne fera plus qu'une vie de ta vie et de la mienne....

Elle l'avait attendu, ce mot. Il venait trop tard pour la guérir.

—Oui, dit-elle — la voix étouffée — je sais bien que je suis une maîtresse dont on peut être fier .... Et si commode pour vous ! si près de vous ! ! chez vous ! ! ! .... Hélas ! vous m'aviez fait entrevoir un autre rêve.... que voulez-vous que je devienne si je ne suis pas votre femme ?

—T'aimerais-je davantage si tu portais mon nom ?

—M'aimeriez vous moins ? Puis, notre enfant ! Notre enfant, répéta-t-elle avec un soudain attendrissement.... Sera-t-il, dans le monde, pareil à ces pauvres petits des oiseaux qu'un coup de vent secoue hors de leur nid et pour le salut desquels la mère, éperdue, reste impuissante ?

—Laisse moi te confier un secret qui me coûte. Mes affaires sont très embarrassées et si un hasard ne vient à mon secours, je vais être obligé de suspendre les travaux des ateliers. L'industrie traverse une grande crise. J'ai eu, depuis cinq ans, deux grèves. J'en suis sorti à peu près ruiné. Je pars demain pour